

Pierre Assante

Ce que j'aime

Ces poèmes

ces poèmes
j'imagine les avoir écrits sur une petite table
comme celle-ci

nous serions chez nous et en silence

j'écrirais près de toi

rien d'original sans doute
mais peut-être un instant
qu'un ami aimerait retrouver en lisant
en me lisant
ou bien une petite histoire avec des mots
banals et tendres
en jeu scandé
jusqu'à ce que la parole suive le pas
d'une danse gaie ou langoureuse

dehors le vent

dehors le vent
affûte un long nuage

plus près c'est un crépitement
qu'il faudrait

serrer
entre les draps rigides

la chaleur est une amie
que l'on sent

mais
l'outil secret
le sommeil tranche
sa part d'ombre et de rumeur

petite enfant

le feu brun du silence
attise l'obscurité

tu dors
ma femme
et ta proche radiation
effleure le secret mécanisme de ma peau

le moindre frémissement retrouve son calme

je reste prisonnier de mon immobilité

tandis que

réveille-toi

La lune les murs le froid

crèvent mon souffle

dans cette armée qui serre les coudes

j'étouffe

réveille-toi

ces visages me tordent les yeux

n'y plus penser

être seuls moi

ton corps

toi

mon désir assourdit la nuit

nos sexes interrogent les minutes

les seins les jambes le lit

le cri de la nuque et des vertèbres

clameurs clameurs

clameurs

un dernier écho apaise les nuages

l'orage finit

réveille-toi

donnons leur la main

tu lis mes poèmes

tu lis mes poèmes

ici il fait chaud

mon amour

nous avons marché longtemps

dans cette ville

où l'hiver rend tout encore plus sale

où l'on se sent plus seul encor

où l'on ne peut se séparer d'un ami

lâcher sa main

sans avoir peur du froid qui nous attend dehors

ma vie s'arrête un moment jusqu'à la prochaine
rencontre

car ces rues ne m'intéressent pas

nous avons marché un long moment

l'un vers l'autre à notre rencontre

jusqu'à ce grand abri de béton et de verre

chaud et bourdonnant

tu pourras traverser la ville

tu pourras traverser la ville
encore courir et perdre ton assurance
pas un doigt ne déborde
les portes de la vie

tu es comme une barque qui s'entrouvre
sans que craquent les cordages de la forêt

une pluie dans les arbres
passe un café recuit
où le grand vent s'accorde

tu t'élanceras dans mes bras
et les portes de la vie
noueront une odeur de marbre

un long défilé de statues
crie une géométrie circulaire

tu diras que tu m'aimes

un écho longuement circule dans mes nerfs
à la millième fois tu rouvriras les bras
silencieusement

il fallait qu'il en soit ainsi
car tout écho est l'appel du millième besoin de vivre

en traversant la ville
du fond des temps
une étrange météorologie des sentiments et des heures
est là patiemment assemblée à partir de quel mal

à tes lèvres converge l'enchevêtrement
de mes gestes quotidiens et futurs

un petit enfant roux attend le temps qui passe

un petit enfant roux attend le temps qui passe
il tourne autour de l'arbre qui tend ses feuilles
une deux trois feuilles et l'arbre saute la barricade
un petit enfant roux et l'arbre me saluent
de la main je tamise le vent
une deux trois le vent saute l'arbre
quand j'ai tourné trois fois autour de la barricade
le temps est passé où je t'attendais
tu es là

je tourne je tourne

je tourne je tourne
un pétale de rire
un pétard deux pétards
doux doux
un silence
dans une assiette bien au frais
une grappe d'étoiles je tourne je tourne
des fleurs au milieu de mon nez
pourquoi pas
deux yeux
jolis jolis
oh la la le rire
quel rire un bruit fumant
un pas deux pas
une suite pour la vie
pour la vie

ma douceur terne au midi

ma douceur terne au midi
éclatée des miettes silencieuses
sorte de courbe unique et belle
je te tourne serrée et polie
aux yeux des œuvres miséreuses
je te déchire et te dentelle

je définis ton apparence
l'ordinateur émerveillé
les buildings en pente tragique
suivant tes traits et ta mouvance
dans cet univers ruellé
et la messe des prisunic

je t'ai conduite et veillée
surprise et déferlée encore
dans l'abri de repli et de sable
les vagues échangent leur nausée
le grand froid et le nord
pour ton sang vulnérable

puis ton effort irrespirable
ton pas d'orage s'éclaire
les éclats d'haleine les phares
tendent et fondent les câbles
le ciel jaunit les brumes errent
le flot s'unit et se sépare

les fumées ballantes les marées
pèsent et s'enlisent au matin
ma douceur terne il faut partir
la buée d'herbe disparaît
viens le vent s'étire et s'éteint
ma caresse claire mon navire

je dis que ces rues ne m'intéressent pas

je dis que ces rues ne m'intéressent pas
cependant tu sais bien que je ne peux m'empêcher
même lorsque nous sommes ensemble
d'écouter
d'ausculter pour ainsi dire
les foules qui les parcourent

tu sais aussi que je ne peux entrer dans un bar
sans arrêter mon regard sur chaque visage

ces rues et ces hommes
je ne peux en fait que les aimer
ils font partie de ce qui est en moi
depuis mon enfance

ma rue
ma ville

ils sont uniques comme toi
et je ne sais plus lequel appartient à l'autre

je vous dis comme je vous vois

je vous dis comme je vous vois

dès que le soleil se lève

je vous dis courbés de sommeil

quand la ville au matin s'éveille

quand je vous dis j'entends vos voix

et vous que dites-vous de moi ?

cinq soleils de la nuit

cinq soleils de la nuit

nos voix
ce tremblement de feuilles
de feuilles minuscules et aiguës
perdues
dans la forêt
mon cœur

nos cœurs
ce jaillissement de sang
qui enfle le corps au fil des guerres
perdues ou gagnées
sur le tapis des jeux nécessaires

nos jeux
ce déploiement rectiligne
des floraisons mêlées
inverses
vers l'issue d'une nouvelle saison

nos saisons
ce soleil qui s'ouvre sur le réveil
inonde le lit
bouscule les menaces au contour
oublié
des pluies

nos pluies
ce dos courbé dans l'ombre continue des nuages
l'oreille attentive avec
le souffle adouci
l'averse printanière
la dissonance dégradée
du murmure de nos voix

ouvrez vos yeux dit le poète

ouvrez vos yeux dit le poète
encore une heure encore un pas
les soucis qui joignent vos doigts
ne les verrait-il pas peut-être

« à chaque pas il est des reîtres
qui vous brisent genoux et bras »
des portes qui ne s'ouvrent pas
avez-vous donc la clef cher maître

et puis les grèves les manifestation les élections

mon tout petit mon amour

mon tout petit mon amour
ils ont mis tu vois même des noms de fleurs
sur elle
ils ont mis des noms de tous les jours
de choses qu'ils aimaient pèle mèle

de rose ou de volubilis
en orient
ou en Espagne de femme
aimée comme tu en pleureras de joie
des noms de
flamme
comme l'étoile sur les édifices

de choses qu'on s'arrête pour voir
sur le bord de la
route
la vie est longue et voilà longtemps que nous sommes
partis
on la respire en tirant sur les chaînes
mon fils
mais la mort vient sans qu'on les ait rompues
toutes

alors laisse crier
fais voile vers la terre
des pétales ont peut-être jauni
tant qu'existe le désert la soif persiste
la peur aussi
mais en 17 l'oasis a fait trembler la mer

vois-tu il est dur de chanter pas à pas sur ces noms
mais ils sont aussi sûrs qu'il te reste de rires et de
larmes
on le dit de plus en plus et en Grèce on en meurt sans
vacarme
pour l'étoile ou la fleur
pour la révolution

la brise que le roc dispersait
quelle affaire
les matins sont plus forts les vagues vont monter
je crois que ce rayon dans les eaux est celui de l'été
je crois que ce clairon est celui des batailles sans
guerre

ah qu'importe la césure et la rime aux mots que j'écris

ah qu'importe la césure et la rime aux mots que j'écris
toi qui vécut cent fois et mourut et sua sur ta propre
poussière
et qui fut à souffrir à aimer à haïr simplement pour ma
vie
je demande pardon aujourd'hui par ma voix de ta
propre misère

ah tout ce temps passé pour cet instant présent
tous ces rêves perdus pour fabriquer mes rêves
tous ces chagrins flétris pour ces chansons d'antan
et tous ces arbres morts pour ces gouttes de sève

quel malheur cet espoir sans fin sans issue sans
recours
ah frère que sur toi tombe enfin une larme un sourire
une flamme
une flamme à la douceur triste et forte un frôlement de
l'âme
une femme un abri un silence un ciel bleu un amour

je ne peux séparer ce qui est devant mes yeux

je ne peux séparer
ce qui est devant mes yeux

les balcons blancs et les arbres
le linge étendu et la mer

tout petit j'ai habité une maison indépendante
d'où je voyais vivre la vallée

je suis monté sur un canasson de labour
et j'ai amené la chèvre brouter

j'ai vu les oliviers et parfois la neige
des sentiers de colline jusqu'à la mer

plus tard j'ai connu la mer
et les dessous de la mer
j'ai pêché au milieu des vagues et des rochers

maintenant je fais partie de l'accent et des maisons
j'imagine facilement les sables du Lacydon
et le départ d'Euthymènes accosté aux docks antiques

je connais les joies et les peines
de ceux qui parlent dans les bars ou autre part
j'ai bien aimé celui qui a dit dans le temps
« Marseille n'est pas Chicago

mais la ville des dockers
et des travailleurs »

une grande race sans nom

une grande race sans nom
inscrite au flanc des vents qui passent
mon ami mon ami au fond
tirant les blocs qui se défont
ride les eaux à la surface

froides sans cesse elles s'en vont
cachant de leur pli les crevasses
à peine nées déjà s'effacent
l'écume éperdue et les traces
que fait l'effleur des tourbillons

mais les oiseaux de haute taille
que la mer longuement poursuit
survolent en criant les failles
où le doigt des algues bataille
à crever au-dessus de lui
un miroir de larges entailles
tandis que la plaie se détruit
vague après vague au loin les pluies
l'eau des marécages et les puits
dans la forêt cachent leurs entrailles

un jour viendra la race vive
mon ami mon ami viendra
ayant repoussé le gravât

hors des lames des entrelacs
où le monde étonné dérive

sa voix volant arrive arrive
qui s'étend dans le contrebas
approche en oscillant la rive
et crie de vivre vivre vivre
au vent rauque qu'elle combat

je suis un révolté je l'écris

Ma jeunesse ce soir

je suis un révolté je l'écris
qui crie de vivre mal son amour
et ce sont les jours qui passent à mon
écoute sans trouver la façon
à chercher la ligne des labours
l'on croit perdre son temps et sa vie

ni plus ni moins les arbres meurent
et les animaux s'amourachent
je n'y peux rien les villes poussent

puis les uns ont le regret des mains
des seins purs et de leur cœur qu'ils n'ont
pu user jusqu'au bout les autres
la jeunesse oui compte les fautes
les chaînes les rivières sans pont
à perdre le sens de leur besoin

je suis le jeune et je suis le vieux
eux deux que seule l'heure sépare
le bonheur instant de jouissance
et la poursuite de sa vivance
cela est le miel brun de leur espoir
et la raison des songes pieux

la plus forte lame de l'émoi
la brise du conte réel c'est
encore la femme et l'enfant que
l'on tient dans ses bras que l'on marque
ou l'on croit à soi cela est vrai
pas à pas de sa bouche à sa voix

il est des reflets qu'il faut défendre
celui des cheveux celui du vent
ce n'est pas le motif d'une croix
un signe qu'on prend pour une foi
ni une étrange meute pourtant
cette raison commune à comprendre

là-dessus vient se mêler la pluie
les intermittences du rire
les défauts e communication
mes poèmes d'été mes soupirs
mes ruisseaux de gel mes oublis

J'avais dix ans

J'avais dix ans

J'avais dix ans
Dans les blés sifflent les criquets

Le soleil commence à rougir les herbes
Je voyais sa maison

Le moulin à eau qui entraîne la pompe
Mêle ses cris au bourdonnement de l'air
un mas sur le coteau

la charrette de foin frais
elle riait
roule dans une ornière
et blonde
penche dangereusement
de si jeunes yeux

tout cela est encore ici
toi que j'aime

qu'y a-t-il de changé
ceci est
ce sont des souvenirs qu'on arrache par lambeaux
mon enfance

et dont le métal terni
regarde
porte la gravure de songeries nouvelles
mon enfance

pour contempler un val d'oiseaux

pour contempler un vol d'oiseaux
ou le silence des étoiles
il faut élever son regard
car il est des gestes
inexplicablement
essentiels

quand un fracas de nuit blanche
s'étend dans tes nerfs
ronge ta peau et tes certitudes
souviens-toi
que les hommes
six jours durant
attendent le Dimanche

